

*Identités féminines : mémoire et création.* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Questions de culture », no 9, 1986. 199 p. 12,00 \$.

Denyse Baillargeon

Volume 40, numéro 4, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304503ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304503ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baillargeon, D. (1987). Compte rendu de [*Identités féminines : mémoire et création*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Questions de culture », no 9, 1986. 199 p. 12,00 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 40(4), 602–605. <https://doi.org/10.7202/304503ar>

*Identités féminines: mémoire et création.* Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Questions de culture», no 9, 1986. 199 p. 12,00\$

Autour du thème «Identités féminines: mémoire et création», le numéro 9 de la revue *Questions de culture* réunit une douzaine de textes qui tentent de

cerner les rapports des femmes à la culture envisagée dans ses multiples composantes. L'existence d'un monde au féminin, révélé par la recherche féministe, constitue la base des questionnements qui sous-tendent les différentes analyses de ce recueil. Il s'agit de déterminer si les rôles sociaux traditionnellement féminins sont producteurs d'une culture féminine s'exprimant dans des lieux spécifiques et de voir ce qu'il en advient dans un contexte de transformation de ces rôles sociaux.

Par le biais de leur discipline respective, les auteures s'efforcent de faire le lien entre diverses expériences féminines (passées ou présentes) et cette problématique de la culture appréhendée tour à tour sous l'angle de l'identité, des pratiques et de la création. En considérant le concept de culture dans son sens le plus large, il a été possible d'inclure des textes produits dans le cadre de démarches spécifiques et prioritairement centrées sur la division sexuelle du travail et des rôles sociaux. Dans certains cas, il devient alors difficile de saisir la distinction que font les auteures entre culture féminine et rôles sociaux féminins.

Selon Micheline Dumont, l'histoire des femmes contribue à alimenter cette culture féminine en lui conférant une dimension historique qu'on lui avait niée. Le savoir qui s'est constitué sur la base des nouveaux rapports des femmes à l'histoire (où elles se posent comme sujets historiques), transforme la vision qu'elles ont de leur passé, souligne les mutations et les changements et débouche sur une prise de conscience des possibilités de transformations pour l'avenir. En mettant l'accent sur les différentes expériences féminines dans l'histoire, les historiennes viennent stimuler les luttes féministes actuelles tout en revalorisant le passé.

«La transmission d'une culture au féminin» que Nadia Fahmy-Eid perçoit dans le mode d'encadrement des conventines («Les couventines et leur cadre de vie ou la transmission d'une culture au féminin»), renvoie au processus de construction de l'identité de genre tel que vécu dans le cadre particulier des pensionnats féminins. Plus que les programmes d'études, les normes et règlements qui régissent la vie des pensionnaires sont révélateurs des objectifs qu'on espère atteindre dans la formation de ces jeunes filles: pureté, modestie, obéissance, dévouement, propreté sont les principaux attributs déclarés «naturellement» féminins et qu'on tente de leur inculquer. Avec quel résultat? L'intégration de ces normes de comportement reste à préciser; elle nous permettra sans doute d'en connaître davantage sur la réalité d'une culture féminine.

L'enseignement, en tant que métier traditionnellement féminin cette fois, fait l'objet du texte de Thérèse Hamel. A partir du portrait fictif de deux enseignantes exerçant vers 1950 et 1980, l'auteure veut nous faire saisir les transformations survenues au niveau de la formation et de la pratique de ce métier. Elle constate que l'égalité dans la formation, la disparition du contrôle de la moralité des institutrices de même que la syndicalisation n'ont pas empêché une certaine ghettoïsation des femmes dans l'enseignement primaire et leur moindre accès aux postes de direction. Ces résurgences du passé amènent l'auteure à poser la question d'une culture des femmes en éducation qui les expliquerait.

Les articles de Denise Lemieux et de Renée Dandurand s'intéressent à la maternité, rôle social par excellence des femmes. A partir d'autobiographies, Denise Lemieux confronte les mythes de la mère et la perception qu'ont les femmes de ce rôle. Elle constate qu'au début du siècle, la maternité (et le maternage) s'exerce au sein de réseaux féminins qui semblent être disparus en même temps que la valorisation sociale qui leur était attachée. La maternité étant devenue affaire de choix personnel, les femmes revendiquent aujourd'hui la reconnaissance de la valeur sociale de cette maternité et un meilleur support, ce qui préfigure pour l'auteure une nouvelle solidarité féminine apparentée au monde féminin du début du siècle.

Si le rôle de la mère n'est plus la seule identité sociale à laquelle peuvent se rattacher les femmes, comment se perçoivent les femmes chefs de famille monoparentales? Les récits de vie recueillis par Renée Dandurand laissent voir une diversité de points de vue qui rejoignent les problématiques féministes de l'égalité et de la différence, le partage s'établissant en fonction des conditions socio-économiques des répondantes. Les partisanes de l'égalité, qui invoquent volontiers la culture pour expliquer la monoparentalité matricentrique, visent à une intégration sur le marché du travail tandis que celles qui valorisent la différence appartiennent à des milieux modestes. Ces dernières considèrent la maternité (et le maternage) comme naturelle aux femmes mais revendiquent un support social à son exercice. Il semblerait donc que la solidarité féminine à laquelle fait allusion Denise Lemieux s'exprime davantage dans les milieux plus défavorisés.

A travers une exploration de la sphère domestique, Lucie Mercier souligne les transformations que celle-ci a subies depuis le début du siècle. D'abord associées au rythme des saisons, les activités liées à la sphère domestique se sont modifiées sous l'effet de l'introduction de nouvelles technologies mais aussi pour se conformer à un nouveau modèle culturel défini par les experts: la ménagère. Son savoir-faire s'en est trouvé dévalorisé au profit de normes élaborées dans la sphère publique alors même que ses tâches s'exercent de plus en plus dans l'isolement du privé.

Ces «arts de faire» acquis au sein de la sphère domestique permettent à la génération des femmes nées entre 1910 et 1920 d'exercer une variété d'activités et de fonctions de direction dans les organismes du troisième âge. Pour Marie-Marthe T. Brault, ces nouveaux rôles assumés par les femmes en dehors du foyer représentent une rupture par rapport à leur passé et ont sans doute été induits par l'idéologie féministe des années soixante et soixante-dix.

Francine Harel-Giasson et Marie-Françoise Marchis-Mouren constatent pour leur part qu'il existe une véritable tradition de gestion au féminin depuis l'époque de la colonisation. Elles s'attachent à en faire ressortir les principales caractéristiques et les domaines où elle s'est exercée. Longtemps orientées vers le champ du social, dans une perspective de dévouement plutôt que de réussite personnelle, les femmes investissent depuis peu de nouveaux secteurs d'activités tout en enregistrant des reculs au niveau de la santé et de l'éducation. Leur entrée dans le monde masculin de la gestion les incite à établir des réseaux qui leur sont propres afin de faire face aux difficultés communes que leur cause la concurrence des gestionnaires masculins.

Le texte de Danielle Juteau et de Nicole Laurin vient faire écho au précédent puisqu'il présente la problématique de leur recherche portant sur le travail des communautés religieuses de femmes au Québec. Jusqu'à la Révolution tranquille, on le sait, celles-ci ont assumé la direction et le fonctionnement d'une variété d'institutions éducatives et sociales. L'ensemble des tâches accomplies bénévolement au sein de ces communautés est ici associé à un mode d'appropriation collectif du travail féminin (par opposition à la forme privée d'appropriation vécue dans le rapport conjugal). Cette recherche entend parvenir à une meilleure compréhension du cadre institutionnel dans lequel ce travail s'exerce et vise à évaluer la somme de travail accompli et à expliciter les rapports de pouvoirs dans lesquels les communautés s'insèrent.

Les deux derniers articles du recueil s'intéressent aux créatrices, artistes et écrivaines. Isabelle Perrault et Léon Bernier soulignent les difficultés qui surgissent lorsque condition féminine et condition d'artiste s'additionnent pour faire obstacle à l'acquisition et au maintien du statut d'artiste professionnelle. Le processus d'identification qui sous-tend cette démarche s'avère en effet problématique pour les femmes à qui la société refuse toute identité individuelle. Pour sa part, l'écriture des femmes, constituée en mouvement littéraire, semble avoir été, selon Gabrielle Frémont, un véhicule privilégié des féministes en même temps que le lieu d'une nouvelle solidarité qui tend à s'effriter avec la nouvelle génération plus préoccupée d'itinéraire personnel.

L'ensemble des textes, par la variété des thèmes abordés, révèle la fluidité d'un concept en voie de précision. Le concept même d'une culture féminine, bien que clairement associé à la division sexuelle du travail et des rôles sociaux, reste à maints égards problématique en ce qu'il risque d'être identifié à la nature féminine, alibi historiquement invoqué pour justifier la place des femmes dans nos sociétés. Qui plus est, dans la mesure où cette culture féminine est attribuée à la division sexuelle du travail et des rôles sociaux, elle se serait donc constituée dans un espace que les femmes n'auraient pas nécessairement choisi, mais qui leur aurait été assigné, et d'une manière qui leur aurait été plus inculquée que façonnée par elles. Peut-on vraiment alors parler d'une culture féminine?

*Département d'histoire  
Université de Montréal*

DENYSE BAILLARGEON